

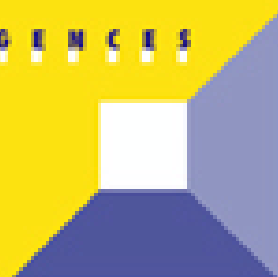
LE MILIEU INTELLECTUEL CATHOLIQUE EN ALLEMAGNE, SA PRESSE ET SES RÉSEAUX (1871-1963)

DAS KATHOLISCHE INTELEKTUELLEN- MILIEU IN DEUTSCHLAND, SEINE PRESSE UND SEINE NETZWERKE (1871–1963)

*Études réunies par Michel Grunewald et Uwe Puschner
en collaboration avec Hans Manfred Bock.*

*Herausgegeben von Michel Grunewald und Uwe Puschner
in Zusammenarbeit mit Hans Manfred Bock.*

C O N V E R G E N C E S



PETER LANG

Revue et réseaux catholiques en Allemagne (1871-1960)

Michel GRUNEWALD

Le présent volume correspond à la troisième partie du programme de recherche engagé en 2001 par le Centre d'Etude des Périodiques de Langue Allemande sur l'évolution du monde des intellectuels allemands de la naissance du Reich bismarckien jusqu'à l'«ère Adenauer».

Comme les précédents, relatifs au milieu de gauche et au milieu conservateur,¹ cet ouvrage collectif sur le milieu catholique tire profit de la recherche française² et allemande en la matière. S'agissant d'intellectuels allemands, le point de repère et de discussion essentiel demeure,

- 1 Michel GRUNEWALD / Hans Manfred BOCK (éd. / Hrsg.): *Le milieu intellectuel de gauche en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1890-1960) / Das linke Intellektuellenmilieu in Deutschland, seine Presse und seine Netzwerke (1890-1960)* (= Convergences, vol. 24) Berne 2002. Michel GRUNEWALD / Uwe PUSCHNER (éd. / Hrsg.): *Le milieu conservateur en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1890-1960) / Das konservative Intellektuellenmilieu in Deutschland, seine Presse und seine Netzwerke (1890-1960)* (= Convergences, vol. 27) Berne 2003.
- 2 Cf. en particulier les ouvrages suivants: Jean-François SIRINELLI (dir.): *Génération intellectuelles*. Effets d'âge et phénomènes de génération dans le milieu intellectuel français. *Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, N° 6, novembre 1987; Jean-François SIRINELLI: *Intellectuels et passions françaises*. Paris 1990; Nicole RACINE et Michel TREBITSCH (dir.): *Sociabilités intellectuelles*. Lieux, milieux, réseaux. *Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, N° 20, mars 1992; Michel TREBITSCH, Marie-Christine GRANJON (dir.): *Pour une histoire comparée des intellectuels*. Bruxelles 1998; Andrée BACHOUD, Josefina CUESTA, Michel TREBITSCH: *Les intellectuels et l'Europe de 1945 à nos jours*. Paris 2000.

Le milieu intellectuel catholique en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1871-1960) / Das katholische Intellektuellenmilieu in Deutschland, seine Presse und seine Netzwerke (1871-1960). Etudes réunies par Michel GRUNEWALD et Uwe PUSCHNER, en collaboration avec Hans Manfred BOCK / Herausgegeben von Michel GRUNEWALD und Uwe PUSCHNER, in Zusammenarbeit mit Hans Manfred BOCK. Berne: Peter Lang 2006. ISBN 3-03910-857-3.

comme dans les deux précédentes publications, la thèse défendue par M. Rainer Lepsius selon laquelle la société allemande de la fin du XIX^e siècle avait pour caractéristique essentielle d'être fragmentée en quatre milieux: le milieu socialiste, le milieu catholique, le milieu conservateur et le milieu regroupant libéraux et protestants.³ Pour expliquer cette «fragmentation», Lepsius renvoie aux circonstances spécifiques de la mise en place de l'Etat-nation allemand sous l'égide de Bismarck, à une époque où la polarisation des conflits internes de la société conduisit le pouvoir à déclarer successivement les catholiques et les socialistes «ennemis du Reich». Toujours selon cette thèse, les quatre milieux repérables en Allemagne à partir de la fin du XIX^e siècle se seraient trouvés séparés par des frontières quasiment étanches dont l'existence aurait cimenté des clivages qui auraient laissé des traces profondes au moins jusqu'au milieu du XX^e siècle.

Un «milieu», au sens où l'entend Lepsius, n'est pas seulement une entité qui correspond à une école de pensée ou simplement à un groupe. Il s'agit, pour reprendre sa définition, d'une structure à base «socio-morale», c'est-à-dire d'une entité qui s'est formée à partir de la coïncidence de plusieurs dimensions structurelles, au nombre desquelles sont déterminantes en particulier la religion, les traditions régionales, la situation économique, l'orientation culturelle et les clivages propres aux groupes intermédiaires.

Comme on l'a déjà constaté s'agissant des réseaux de la gauche et leurs homologues conservateurs, la notion de milieu définie et utilisée par Lepsius ne permet cependant un classement des intellectuels qu'à un niveau macrostructurel. Ce que l'on observe pendant la même période chez les catholiques confirme que, tout en conservant les catégories de Lepsius comme cadre d'analyse, il est indispensable pour affiner la réflexion de se référer à d'autres concepts. C'est ce qu'ont fait par exemple Detlef Lehnert et Klaus Megerle qui, pour l'époque de la République de Weimar, ont mis en évidence l'apparition de «cultures (politiques) spéci-

3 Cf. *Parteiensystem und Sozialstruktur – Zum Problem der Demokratisierung der deutschen Gesellschaft*. In: W. ABEL (Hrsg.): *Wirtschaft, Geschichte, Wirtschaftsgeschichte*. Festschrift für F. Lütze. Stuttgart 1966. Nouvelle publication in: M. Rainer LEPSIUS: *Demokratie in Deutschland. Soziologisch-historische Konstellationsanalysen*. Ausgewählte Aufsätze. Göttingen 1993, S. 25-50.

fiques» («politische Teilkulturen») issues d'un éclatement progressif des milieux repérable avant 1914 et soumises à leur tour à des processus de fragmentation sans cesse plus poussés.⁴

On peut estimer dans le cas précis de l'Allemagne que le processus de fragmentation évoqué ici s'explique en partie du fait des fractures qui ont traversé l'histoire de ce pays. Cette explication, pour valide qu'elle soit, ne correspond cependant qu'à un aspect du phénomène. Comme le montrent les recherches les plus récentes, l'atomisation sans cesse plus grande des milieux que l'on observe en particulier lorsqu'on s'intéresse à la sociologie des intellectuels est un phénomène inhérent à la société du XX^e siècle. Si l'on peut partir de l'idée que jusqu'à la fin du XIX^e siècle les intellectuels ont largement contribué à stabiliser des milieux dont la constitution était une conséquence de la Révolution de 1848, en revanche, si on centre l'attention sur l'évolution qui s'est dessinée à partir du début du XX^e siècle et surtout après la Première Guerre mondiale, force est de constater que les intellectuels, en exerçant leur rôle de «critiques professionnels» ont,⁵ dans une multitude de cas, été les *agents* mêmes d'une érosion des milieux qui connaît après la fin du conflit une accélération très importante.⁶ Ce phénomène constitue, au sens propre du terme, une conséquence même de la manière dont s'est produite, aux environs de 1900, la «naissance des <intellectuels>»⁷: les intellectuels dont il est question ici sont à la fois les produits et les représentants d'une société dans laquelle le marché de la presse et de la littérature connaît une progression exponentielle; parallèlement, au sein de cette

4 Cf. Detlef LEHNERT, Klaus MEGERLE (Hrsg.): *Politische Teilkulturen zwischen Integration und und Polarisierung*. Zur politischen Kultur in der Weimarer Republik. Opladen 1990.

5 Cf. à ce sujet en particulier Gangolf HÜBINGER: *Die politischen Rollen europäischer Intellektueller im 20. Jahrhundert*. In: Gangolf HÜBINGER, Thomas HERTFELDER (Hrsg.): *Kritik und Mandat*. Intellektuelle in der deutschen Politik. Stuttgart 2000, pp. 30-44.

6 Cf. à ce sujet Birgitta NEDELMANN: *Das kulturelle Milieu politischer Konflikte*. In: Friedhelm NEIDHARDT, M. Rainer LEPSIUS, Johannes WEISS (Hrsg.): *Kultur und Gesellschaft*. René König, dem Begründer der Sonderhefte zum 80. Geburtstag gewidmet. (= *Kölner Zeitschrift für Soziologie und Sozialpsychologie – Sonderhefte*) Opladen 1986, pp. 397-413.

7 Cf. Christophe CHARLE: *Naissance des «intellectuels»*. Paris 1990.

société qui s'urbanise de façon accélérée, les progrès de la démocratie ont pour effet qu'un pluralisme sans cesse grandissant s'instaure comme un phénomène dominant. Les intellectuels, dans le champ qui est le leur, participent à un combat permanent pour le pouvoir symbolique et culturel qui a pour résultat que ce sont eux qui vont créer en grande partie les formes culturelles en usage dans les différents pays.

Appliquées aux catholiques allemands, les catégories définies ci-dessus, en particulier par Lepsius, ne peuvent en aucune manière être utilisées de façon rigide.

La notion de «milieu», telle que Lepsius l'envisage, peut difficilement servir à rendre compte des spécificités du catholicisme en Allemagne. Même si on limite l'analyse à l'époque bismarckienne, on constate qu'au sein du catholicisme allemand, il existait essentiellement des modes de socialisation qui présentaient des similitudes et correspondaient à des degrés variables d'intégration.

En 1871, il y avait bien en Allemagne un «milieu ultramontain», mais celui-ci ne regroupait qu'une partie des catholiques, ceux des couches populaires soumises à l'influence des ecclésiastiques. La bourgeoisie catholique, tout en soutenant les mêmes causes, ne se confondait pas avec ce «milieu» et il en allait de même d'une partie des ouvriers catholiques qui commençaient, eux aussi, à s'organiser.

Ce fut le *Kulturkampf* qui accéléra l'affirmation d'une identité catholique en Allemagne. Prenant appui sur le catholicisme ultramontain, une «subsociété» catholique vit alors le jour en Allemagne. Mais elle fut loin de présenter la même homogénéité que le «milieu socialiste» évoqué par Lepsius. Toutefois, entre tous ceux qui se reconnaissaient en elle, il y avait de réels liens de solidarité: non seulement ces groupes partageaient en commun la conscience de leur appartenance à l'Eglise catholique et la pratique religieuse, mais également et prioritairement l'expérience de la discrimination qui les frappait au sein du Reich en tant que minorité réputée opposée au nouveau régime. Cette expérience ne renforça pas uniquement la solidarité entre les catholiques; elle contribua également à élargir le cercle de ceux qui étaient prêts à se mobiliser en tant que catholiques.

L'expérience du Kulturkampf eut une conséquence importante dans la perspective qui est la nôtre: elle contribua à l'élargissement et à la diversification du milieu ultramontain. C'est sous l'influence de l'évolution provoquée par Bismarck que la bourgeoisie allemande se fractionna et que se constitua une bourgeoisie catholique. Par ailleurs, avec la naissance du Zentrum, les catholiques disposèrent d'une structure qui favorisa grandement leur socialisation politique. Le processus de formation d'une société catholique décrit ici impliqua également les aristocrates de confession catholique soucieux de défendre les structures traditionnelles ainsi que les intellectuels catholiques qui luttaient contre la discrimination qui les frappait, sans oublier la hiérarchie catholique qui, elle, n'était intégrée à aucun «milieu».

La société catholique qui vit ainsi le jour confédérait en fait les deux agrégats constitutifs du catholicisme allemand: l'agrégat ultramontain et l'agrégat bourgeois. En se structurant, cette société entraînait en concurrence avec l'entreprise générale de socialisation de la nation en cours depuis 1871.

La société catholique et la «subculture» qui se développa en son sein ne demeurèrent pas longtemps homogènes. L'industrialisation rapide de l'Allemagne à partir de 1890 accéléra à ce niveau les changements: le milieu ultramontain se fractionna rapidement pour donner naissance à un milieu rural et petit bourgeois et à un milieu ouvrier. Les préoccupations d'ordre social jouèrent pour les catholiques un rôle de plus en plus important de même que le désir de s'émanciper de toute tutelle patriarcale. Ce changement de structure fut l'une des raisons – et non des moindres – de la longévité de la société catholique en Allemagne, tout en constituant l'une des raisons du manque d'unité interne de la nation.

L'évolution observable à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle démontre la complexité du phénomène catholique d'Outre-Rhin. L'Allemagne catholique dut sa force à l'intégration de la religion à des milieux de vie différents. Elle constitua cependant plus qu'un simple «milieu» au sens de Lepsius, car elle regroupait en son sein des milieux divers.

En tant que phénomène social, le catholicisme allemand fut soumis à l'influence des vicissitudes de l'histoire du pays de même qu'à celle de l'évolution de l'Eglise catholique. La fin du régime impérial en 1918 se

traduisit par des reclassements au sein de la société catholique allemande: une partie des catholiques, en particulier les partisans du Zentrum, soutint la République, alors que d'autres n'acceptèrent pas le nouveau régime et rejoignirent le DNVP. En 1933, une partie des chefs de file du catholicisme allemand céda au désir d'un arrangement avec le nouveau régime. Mais leurs illusions, alimentées par la signature du concordat, firent place à des inquiétudes qui ne firent que grandir à mesure qu'il apparut sans ambiguïté que le dessein d'Hitler et de ses partisans était d'éliminer toute influence catholique en Allemagne.

En tant que force sociale, le catholicisme allemand joua à nouveau un rôle de premier plan dans les années qui suivirent la défaite de 1945 grâce au regain d'influence des Eglises à un moment où l'Etat n'existait plus dans l'ancien Reich. Cette renaissance d'une influence perdue ne constitua cependant qu'un phénomène conjoncturel. A partir des années 50, avec la transformation de la société, le milieu catholique connut une évolution semble à celle du milieu social-démocrate. Comme son homologue, le catholicisme allemand connut la fin de son histoire en tant que phénomène social spécifique à partir du moment où l'uniformisation des modes de vie gagna tous les milieux et où, parallèlement à cette évolution, les catholiques s'intégrèrent toujours davantage à la société allemande.

Le présent ouvrage n'a pas pour objectif de présenter un panorama exhaustif du catholicisme allemand de la fondation du Reich bismarckien jusqu'à l'«ère Adenauer». Sa visée est différente. Il s'agit ici essentiellement, à travers des études de cas, de rendre compte de la diversité du monde catholique allemand, tout en mettant en valeur ce qui a fait sa spécificité prioritairement à travers un choix de périodiques, journaux et revues qui ont compté parmi les plus influents et les plus connus des organes de presse qui ont servi de tribunes aux catholiques. Dans le cadre de ces études de cas, les aspects suivants sont privilégiés: l'émergence d'une identité catholique, le pluralisme propre au catholicisme allemand, le fonctionnement de quelques-uns de ses principaux réseaux, le rayonnement exercé par certaines personnalités. Plus encore que celle d'autres groupes de la société allemande, la spécificité catholique qui est au centre des contributions du présent volume s'est développée en fonc-

tion des turbulences qui ont caractérisé l'évolution de l'Allemagne au XIX^e et au XX^e siècle et au cours des périodes qu'on peut distinguer dans l'histoire allemande entre 1871 et la fin de l'«ère Adenauer»: le Reich bismarckien et wilhelmien, l'époque de l'Entre-deux-guerres et les deux premières décennies de l'après-guerre.

Au cours de la première des périodes évoquées ci-dessus, les catholiques allemands, qui formaient environ un tiers de la population du Reich, se trouvèrent tout d'abord relégués dans une position marginale, voire d'ennemis du régime dans un pays dirigé par des élites protestantes.

Le Kulturkampf contribua non seulement à accroître au sein de la société allemande les tensions: il incita les catholiques à resserrer les rangs et favorisa un rapprochement entre les laïcs catholiques et l'institution ecclésiale. Le climat conflictuel qui régnait en Allemagne pendant les années 1870 et 1880 profita à la presse catholique qui connut une réelle expansion pour atteindre son apogée au début du XX^e siècle. Cette presse qui comptait environ 300 titres était loin d'être homogène. Elle était tout à fait à l'image de la société catholique, et ses prises de position face aux conflits qui marquèrent l'Allemagne entre 1871 et 1914 attestent aussi bien en matière sociale et politique que sur un plan religieux la grande diversité du catholicisme allemand. Il n'en reste pas moins qu'à la veille de la Première Guerre mondiale, grâce aux relais dont il disposait à tous les niveaux et grâce à ses tribunes médiatiques, le catholicisme allemand constituait un facteur de la vie publique que personne ne pouvait négliger.

La diversité du catholicisme allemand avec ce qu'on peut appeler une «gauche» et une «droite» ne fut pas uniquement le fait de la société catholique prise dans son ensemble. On en trouve également la manifestation au niveau des corporations d'étudiants et singulièrement à travers leurs deux journaux les plus connus, *Academia*, qui fut l'organe de Cartellverband (CV) et les *Akademische Monatsblätter*, le périodique du Kartell-Verband (KV). Comme leurs journaux respectifs, les deux associations en question furent – au même titre que les autres formations catholiques – soumises à des séquelles du Kulturkampf dont certaines se manifestèrent encore après 1900. Cette situation souvent inconfortable et variable selon les universités contribua, comme dans les autres couches

de la société, à favoriser l'affirmation identitaire des catholiques. Au moment où, sous l'influence du Zentrum, la majorité des catholiques marqua son intérêt pour les questions sociales, les deux principales revues d'étudiants choisirent chacune une voie spécifique: *Academia* s'identifia à des positions élitistes, tandis que les *Akademische Monatsblätter* accueillirent dans leurs colonnes de nombreuses contributions qui attestaient tout l'intérêt de leur rédacteur pour les questions sociales.

Comme *Academia* et les *Akademische Monatsblätter*, les *Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland* fondés en 1837 par Josef Görres tirèrent profit du Kulturkampf et s'imposèrent face à la prétendue prédominance de l'esprit protestant en Allemagne. Pendant les années 1870, grâce à la politique de sa rédaction, la revue réussit à s'imposer comme le forum le plus important des catholiques face au gouvernement de Bismarck et aux libéraux. Plus tard cependant, du fait de son repli sur le terrain intellectuel et culturel, ce mensuel se montra peu dynamique sur le plan proprement politique et son identification à l'aile conservatrice du Zentrum ne fut pas favorable à son développement. Cela ne l'empêcha pas de connaître une impressionnante longévité et de contribuer de ce fait à assurer la présence catholique au sein des cercles intellectuels allemands. Après la Première Guerre mondiale, les *Historisch-politische Blätter für das katholische Deutschland* firent surtout figure de représentants du passé en raison de l'opposition à la République et des préférences monarchistes affichées par leurs responsables. A la fin de son histoire, la revue prit position de façon déterminée contre le bolchevisme et le national-socialisme.

La revue *Der Katholik*, fondée en 1821, s'adressait quant à elle à des catholiques conservateurs. Publiée à partir de 1850 par des professeurs du séminaire épiscopal de Mayence, elle constituait l'expression d'un catholicisme orthodoxe et, grâce à la position occupée par ses rédacteurs, son influence dépassa le cercle restreint des ecclésiastiques. Disposant d'un réseau d'auteurs répartis sur tout le territoire du Reich, après la fin du Kulturkampf, elle se fixa pour tâche essentielle le combat contre l'ennemi juré du catholicisme, l'athéisme, tout en favorisant la réflexion sur les problèmes du monde moderne. Fidèle à l'esprit de Mgr Ketteler et de l'encyclique *Rerum novarum*, *Der Katholik* milita pour un idéal de justice et de liberté, dont la réalisation conditionnait selon ses rédacteurs

le soutien de l'Eglise à l'Etat. En ce qui concernait les questions internes à l'Eglise, *Der Katholik* prit position avec détermination contre le modernisme au nom de la foi authentique et de l'unité de l'Eglise. Son ambition de contribuer à mettre un frein à l'expansion du protestantisme en Allemagne se révéla très vite irréaliste.

Même si le milieu catholique fut très vite d'une réelle consistance, ses frontières étaient loin d'être étanches. C'est ce que révèle l'existence du périodique «völkisch» munichois *Odin*, qui avait des lecteurs aussi bien en Allemagne qu'en Autriche. La présence de cette revue dans le paysage médiatique du Reich démontre que les périodiques «völkisch» n'étaient pas condamnés à une existence marginale dans l'espace catholique et que, même au sein des représentants de cette confession, il y avait à partir de 1900 des groupes séparatistes de tendance pangermaniste-«völkisch» et d'orientation interconfessionnelle. Le succès passager de *Odin* démontre qu'au moins à sa périphérie le milieu catholique a été sensible à un discours radical, anticlérical, antislave et antisémite. Même si quantitativement il est impossible d'évaluer l'impact de *Odin*, son existence permet de se faire une idée de la perméabilité de la société d'Allemagne du Sud et d'Autriche à l'égard d'idées dont la fortune fut permanente jusqu'à l'ère national-socialiste.

L'intérêt d'une partie des catholiques pour les thèmes «völkisch» est attesté par une autre revue encore, *Das heilige Feuer*. Fondé en 1913 par un prêtre catholique, ce mensuel qui avait des ambitions en matière culturelle, politique et sociale s'adressait à la fois à des jeunes, à des ecclésiastiques, à des enseignants et à des fonctionnaires. Le christianisme dont il se réclamait était solidaire de l'idée d'un renouvellement de la société par la remise en honneur de traditions germaniques. Son rédacteur en chef plaidait pour un maintien au sein du peuple allemand de la pureté du sang et de la race. Le fait qu'il ait cependant toujours subordonné la notion de race à celle de religion et marqué sans ambiguïté ses orientations chrétiennes porta en définitive préjudice à la diffusion de sa revue au sein des groupes «völkisch». Après la guerre, *Das heilige Feuer*, tout en demeurant d'orientation nationaliste, marqua une plus grande ouverture vers un catholicisme de gauche que vers des positions traditionnelles. Cela eut pour effet de lui faire perdre toute audience dans le mouvement «völkisch».

Alors qu'entre 1870 et 1918 la plupart des revues catholiques allemandes avaient à l'égard de la culture moderne une attitude défensive, sinon hostile, la fondation en 1903 de *Hochland* par Carl Muth avait pour objectif la réconciliation des catholiques avec la culture moderne. Sans pour autant renier les fondements traditionnels de la doctrine, *Hochland* se donna dès le départ pour tâche d'être la cheville ouvrière d'un renouveau culturel catholique, et on peut estimer que pendant des décennies Carl Muth réussit à accomplir le programme qu'il s'était fixé. Jusqu'en 1914, *Hochland* s'intéressa essentiellement à des questions littéraires, religieuses et philosophiques. Au début de la Première Guerre mondiale, elle s'ouvrit aux questions politiques, sans pour autant céder au nationalisme ambiant. Sous la République de Weimar, la revue constitua une tribune des «républicains de raison». Conformément à une idéologie qui trouvait souvent son inspiration dans les idées du romantisme, ses auteurs se montraient méfiants envers le libéralisme, le socialisme et le régime des partis, tout en rejetant l'idée d'un Etat nationaliste désireux uniquement de puissance.

Sous la République de Weimar, avec la participation du Zentrum à presque toutes les coalitions gouvernementales, la marginalité du catholicisme allemand était devenue un souvenir d'une époque révolue. A tous les niveaux, des catholiques étaient en charge de responsabilités. Ce fut le cas notamment de Georg Schreiber (1882-1963), professeur de théologie à l'université de Münster à partir de 1917 et député du Zentrum au Reichstag de 1920 à 1933. Cet ecclésiastique, historien de l'Eglise, remplit jusqu'à la prise du pouvoir par les nazis en tant que parlementaire des fonctions qui firent de lui l'un des hommes clés du Reichstag aussi bien en matière budgétaire que pour les questions relatives à la politique scientifique et culturelle. Schreiber joua non seulement un rôle éminent en tant que parlementaire; il contribua également grandement à l'intégration des catholiques au sein de la société allemande et à la réconciliation entre l'Eglise et la culture. Sa carrière politique se termina en 1933. Après avoir échappé de peu à l'arrestation après l'attentat du 20 juillet 1944, il fut élu en 1945 recteur de l'université de Münster.

L'un des acteurs du renouveau du catholicisme allemand après 1918 fut la revue *Stimmen der Zeit*. Editée depuis 1865 par des jésuites, elle se

révéla d'une grande homogénéité tout en s'ouvrant à des experts qui ne faisaient pas partie de l'ordre. Ceci lui assura un aspect pluraliste tout en sauvegardant sa cohérence interne. Les auteurs des *Stimmen* étaient très liés aux associations catholiques, surtout en milieu universitaire. Étrangers au milieu catholique de droite, la plupart d'entre eux s'engageaient sur des voies permettant aux catholiques de rester fidèles à l'Eglise et au pape, tout en s'ouvrant aux phénomènes de leur temps. Les *Stimmen der Zeit* portent témoignage des tentatives entreprises par le catholicisme allemand pour surmonter la crise née de la sécularisation. Cependant, sous la République de Weimar, le périodique ne réussit pas à sortir du milieu catholique et à publier des auteurs venus d'autres horizons intellectuels. Cela ne l'empêcha pas d'aborder des questions politiques ou relatives aux sciences physiques et naturelles. Les *Stimmen der Zeit* constituent à ce titre une partie intégrante de l'histoire intellectuelle de la République de Weimar. La revue se prononça pour une acceptation prudente du système démocratique tout en désapprouvant de manière stricte le bolchevisme et en marquant clairement ses distances envers le national-socialisme.

Sans connaître la diffusion ni le prestige de l'organe des jésuites, *Die Katholische Friedenswarte* marqua, elle aussi, la vigueur du catholicisme allemand sous la République de Weimar. Créée en 1924 à l'initiative du Friedensbund Deutscher Katholiken et travaillant en collaboration avec l'Internationale démocratique de Marc Sangnier, *Die Katholische Friedenswarte* afficha des positions qui dérangent en Allemagne, même au sein des milieux catholiques: elle critiqua le traité de Versailles tout en reconnaissant que les Allemands avaient été responsables du déclenchement du premier conflit mondial et devaient à ce titre participer à la reconstruction des contrées dévastées du Nord de la France. Ouvertement prorépublicaine, la revue se vit reprocher par beaucoup de catholiques un manque de patriotisme. Cela ne l'empêcha pas de continuer à militer pour ses idées et de se faire l'avocate du rapprochement franco-allemand ainsi que de l'idée paneuropéenne. A la fin des années vingt, elle se lança dans une grande campagne pour le désarmement. Au début des années trente, face au durcissement du contexte international, elle fut au premier rang de ceux qui militèrent contre la guerre et le national-socialisme.

Parmi les mouvements de jeunesse catholiques des années vingt, le mouvement Quickborn fondé en 1909 fut certainement l'un de ceux qui connurent le rayonnement le plus large, en particulier grâce à l'influence exercée à l'époque en son sein par Romano Guardini. Le mouvement Quickborn – qui s'appuyait sur les idées du mouvement pour le renouveau liturgique – disposa à partir de 1920 et jusqu'en 1941 de la revue *Die Schildgenossen* pour populariser ses thèses. Les débuts des *Schildgenossen* furent assez difficiles, mais à partir de 1924, le périodique se transforma, grâce à l'intervention de Romano Guardini, en une revue culturelle de haute qualité qui publia des personnalités de grande notoriété. La revue se concentrait principalement sur les questions qui concernaient l'individu ainsi que sur celles qui avaient trait à la culture et à l'éducation. La distance marquée par les *Schildgenossen* vis-à-vis des questions politiques concrètes favorisa dans leurs colonnes la publication de textes de tendances contradictoires renvoyant aussi bien à des points de vue de gauche qu'à des thèses nettement marquées à droite. Cet éclecticisme politique prit fin en 1933; désormais et jusqu'à sa disparition en 1941, la revue concentra son attention sur des thèmes religieux tout en évitant les sujets politiques.

Le mouvement Quickborn fut à l'origine de l'éveil d'un certain nombre de vocations d'intellectuels et d'hommes de presse dans l'Allemagne des années vingt. Parmi ceux-ci il y avait Heinrich Bachmann (1901-1946) qui, à partir de 1924, dirigea *Das neue Ufer*, le supplément culturel du quotidien proche du groupe parlementaire du Zentrum, *Germania*. En dépit de son tirage modeste (10 000 exemplaires), *Germania* se profila comme l'un des quotidiens allemands les plus importants de l'Entre-deux-guerres. Jusqu'à la fin des années vingt, elle défendit des idées républicaines qui correspondaient aux options politiques qui, après avoir été celles de Matthias Erzberger, furent celles de Josef Wirth. Le supplément du journal ouvrit ses colonnes essentiellement à des intellectuels désireux de promouvoir le renouveau culturel du catholicisme et de faire triompher les vues des catholiques de gauche de tendance républicaine face aux catholiques de droite d'orientation monarchiste. Ceci fut possible grâce au réseau dont s'entoura Bachmann et qui comptait dans ses rangs notamment Walter Dirks, Waldemar Gurian, Friedrich Muckermann et Carl Sonnenschein.

A la différence de *Das neue Ufer* et de *Germania*, la revue *Abendland* était réputée de droite. Publiée à Cologne d'octobre 1925 à octobre 1930, elle a suscité nombre de controverses à propos de son orientation politique. Les uns la présentent comme une plateforme «préfasciste» qui aurait véhiculé surtout la pensée de Carl Schmitt alors que les autres la décrivent comme un organe d'inspiration catholique et réformiste qui aurait servi de porte-parole aux tenants du «renouveau catholique» allemand. Une étude attentive de la composition de son comité de rédaction montre en fait que ce périodique était dirigé par une équipe hétérogène au sein de laquelle se rencontraient des notables du Zentrum mais également des hommes d'inspiration «großdeutsch» ainsi que des intellectuels proches des mouvances réformiste et sociale du catholicisme de l'époque. Les jeunes rédacteurs de la revue étaient sous l'influence de la pensée de Carl Schmitt et de Max Scheler. *Abendland* apparaît de ce fait essentiellement comme une «revue carrefour» qui permettait de faire se rencontrer des courants très divers du milieu catholique et de formuler des réponses aux grandes questions politiques, sociales, culturelles et religieuses de la fin des années vingt. Le véritable *spiritus rector* de ce périodique était Hermann Platz, un professeur de langues romanes et excellent connaisseur du catholicisme français. Platz désirait faciliter l'entente entre les catholiques allemands et ceux qui dans les autres pays défendaient des positions modernes, en particulier ceux qui étaient issus du «renouveau catholique» français. Cependant, pour des raisons multiples, jamais la revue n'atteignit cet objectif.

Contrairement à *Abendland*, les *Gelbe Hefte*, qui parurent d'octobre 1927 à octobre 1941, ne constituaient pas une «revue carrefour», mais un périodique dont l'orientation de droite ne faisait pas de doute. Max Buchner en fut le directeur, et il se fixa pour objectif de rassembler les forces conservatrices du catholicisme. Pour y parvenir, il s'attacha à dépasser les frontières confessionnelles tout en préservant les spécificités du catholicisme, et essaya de créer des liens non pas avec la frange modérée de la société allemande, mais entre la droite du Zentrum et la droite nationaliste du DNVP en incluant par la même occasion un grand nombre de groupements venant de l'extrême droite populiste et du national-socialisme.

Le profil des *Gelbe Hefte* n'était pas sans points communs avec celui de *Schönere Zukunft*. Publiée sous la direction de Joseph Eberle et disposant d'un réseau de collaborateurs germano-autrichien, cette revue éditée de 1925 à 1941 successivement à Vienne puis à Vienne, Innsbruck et Stuttgart et qui compta parmi ses rédacteurs Eugen Kogon, se voulait à l'origine un forum de tous les catholiques de langue allemande qui étaient indépendants des partis. Conçue pour l'intelligentsia catholique et conservatrice, elle défendait des thèses antisémites et légitimistes et se déclarait hostile aux francs-maçons.

Les événements de 1933 ont incontestablement constitué une césure dans l'histoire allemande. Toutefois, la rupture représentée par l'arrivée d'Hitler au pouvoir ne peut être évaluée correctement que si on envisage l'ensemble de la période de l'Entre-deux-guerres.

La situation des réseaux catholiques devint, comme on le sait, extrêmement périlleuse à partir du 30 janvier 1933. L'existence même des revues publiées par ces réseaux se trouva menacée dans bien des cas.

Le seul de ces périodiques à ne pas perdre son identité fut *Hochland*. Peu à peu, la revue de Carl Muth se transforma en une tribune de l'«émigration intérieure» et le cercle d'intellectuels qui gravitait autour de son rédacteur en chef constitua un véritable foyer de la «résistance spirituelle» au totalitarisme nazi jusqu'à l'interdiction de la revue en 1913.

Les *Gelbe Hefte* connurent également sous Hitler une certaine longévité. Grâce à l'acte d'allégeance de son rédacteur envers le nouveau pouvoir dès 1933, la revue put continuer à paraître jusqu'en 1941.

Schönere Zukunft, quant à elle, s'était montrée très tôt désireuse d'un compromis avec les nationaux-socialistes, mais cela ne l'empêcha pas d'avoir des ennuis avec eux dès le milieu des années trente.

Les seules revues catholiques de langue allemande qui virent le jour après 1933 furent publiées hors des frontières du Reich. Ce fut le cas de *Der Christliche Ständestaat*, émanation du groupe le plus important de l'émigration catholique et conservatrice en Autriche. L'objectif prioritaire de cette revue proche de Dollfuß fut de révéler le caractère antichrétien, raciste et totalitaire de l'idéologie national-socialiste. En même temps, elle préconisait l'Etat corporatif comme modèle diamétralement opposé au national-socialisme et au Troisième Reich. Les partisans de

cette forme de régime, héritière en particulier de l'antilibéralisme catholique, justifiaient leur adhésion à des conceptions autoritaires en s'appuyant sur l'idée de l'origine divine de l'autorité. De plus, ils défendaient l'existence de l'Autriche en se fondant sur la notion de «mission» autrichienne spécifique, profondément enracinée dans la foi catholique. Progressivement, le magazine souligna de façon de plus en plus forte la vocation supranationale de l'Autriche, présentée par lui comme le cœur de l'Occident et un pont entre l'Est et l'Ouest. D'où l'idée d'une fédération danubienne, sorte de grand royaume habsbourgeois restauré, qui fut finalement proposée par la revue comme antithèse au national-socialisme.

A la différence de son homologue publié en Autriche, le journal édité par des catholiques allemands de Silésie de 1934 à 1939, *Der Deutsche in Polen*, n'était pas un journal de l'exil. Il n'en constituait pas moins une réponse aux turbulences qui affectèrent dans cette région la minorité allemande après la prise du pouvoir par Hitler et la scission intervenue au sein de la Deutsch-Christliche Volkspartei (DCVP) après 1933. Organe hebdomadaire du courant antinazi qui existait au sein de la DCVP, *Der Deutsche in Polen* parut de janvier 1934 à septembre 1939. Très bien informé sur tout ce qui se passait en Allemagne, le journal, dont les positions étaient celles d'un catholicisme conservateur, dénonçait le caractère antichrétien du national-socialisme et son néo-paganisme tout en condamnant la répression qui frappait les catholiques d'Allemagne. A l'égard du pouvoir polonais, il adopta une attitude loyale qui le conduisit parfois à passer sous silence les brimades dont faisait l'objet la minorité allemande de Silésie.

Après 1945, comme pour les autres «milieux» qui formaient la société allemande, pour les catholiques, la donne avait complètement changé par rapport à la situation qui avait régné avant 1933. Sur le plan politique, deux formations accueillirent prioritairement des catholiques: la CDU/CSU qui, dès le début, eut une orientation interconfessionnelle, et le Zentrum, qui continua à exister jusqu'en 1958 en Rhénanie du Nord-Westphalie. Par ailleurs, la division du pays plaça les catholiques comme les autres Allemands dans une situation inédite.

L'un des témoins les plus intéressants de l'immédiat après-guerre et des débuts de la République fédérale fut la revue de Walter Dirks et Eugen Kogon, les *Frankfurter Hefte*. Le programme de cette revue en lui-même était tout à fait caractéristique d'un nouvel état d'esprit: tout en défendant une conception chrétienne et personnaliste de l'homme, Dirks et Kogon refusèrent de faire de leur revue un périodique catholique ou même chrétien au sens strict du terme. Ce refus, ils le justifiaient en faisant référence à un texte important de l'Évangile: la parabole du Samaritain de l'Évangile selon saint Luc, qu'ils interprétaient en soulignant que le chrétien devait être ouvert par définition à tous les hommes. D'où leur opposition résolue à toute politique d'inspiration religieuse ou confessionnelle qui les mit souvent en contradiction avec les représentants des Églises. En tant que chrétiens engagés politiquement, les auteurs des *Frankfurter Hefte* se définissaient comme partisans d'un socialisme fondé sur l'idée qu'ils se faisaient de leur responsabilité en raison même de leur appartenance et qu'ils qualifiaient volontiers de socialisme «personnaliste». Concrètement, ce «socialisme» se traduisait par une aversion catégorique contre toute forme de «religion politique» et par d'inlassables plaidoyers pour un socialisme démocratique, pluraliste et fédéraliste. Cette option fit dès le départ de Dirks et Kogon d'ardents défenseurs de la cause européenne qu'ils soutinrent en participant eux-mêmes activement aux efforts du mouvement européen qui était en train de se structurer.

Alors que les *Frankfurter Hefte* se voulaient indépendants de tout réseau catholique ou confessionnel, l'activité déployée par le Bund Neudeutschland fondé en 1919 comme association de lycéens catholiques démontrait que les associations catholiques avaient encore un avenir devant elles. Après sa dissolution sous le régime national-socialiste, Neudeutschland reprit son activité dès la défaite de 1945. Pour un certain nombre des hommes politiques et journalistes catholiques liés à l'Église et à son enseignement social, Neudeutschland constitua dans l'immédiat après-guerre un lieu de sociabilité intellectuelle important. Deux personnalités connues y jouèrent un rôle: Rainer Barzel, futur président de la CDU, et Otto Bernd Roeggele, éditeur du *Rheinischer Merkur* puis, à partir de 1957, président de l'Association des journalistes catholiques. L'association, très liée à l'Église et de tendance conservatrice nettement

affichée, ne survécut pas à la révolte étudiante de la fin des années soixante. A ce titre, l'histoire de Neudeutschland reflète ce qui se passa d'une manière générale au sein du catholicisme allemand après 1945: après s'être mises à l'œuvre en 1945 en vue d'une «rechristianisation» de la société allemande, les élites catholiques s'intégrèrent progressivement à une société civile au sein de laquelle les clivages confessionnels s'estompaient de plus en plus au profit d'autres modes d'intégration et de sociabilité intellectuelle.

Les *Werkhefte katholischer Laien*, quant à eux, reflètent d'une autre manière encore que le Bund Neudeutschland l'évolution qui, après 1945, conduisit en Allemagne à la dissolution des milieux, singulièrement du milieu catholique. Emanation d'un groupe qui était surtout constitué de catholiques de Rhénanie du Nord-Westphalie et de Bavière, les *Werkhefte* se profilèrent de façon de plus en plus évidente comme l'organe d'une «catholicité ouverte». Cela les conduisit à s'opposer non seulement à la hiérarchie catholique mais également au catholicisme des associations catholiques affiliées aux partis démocrates-chrétiens. Ces positions amenèrent la rédaction des *Werkhefte* à faire de sa revue l'organe le plus en vue du catholicisme de gauche, tel qu'il commença à se structurer au début des années cinquante. Du fait des liens étroits qui existaient entre le périodique et le mouvement catholique pour la paix, ses auteurs adoptèrent des positions très critiques envers le réarmement de l'Allemagne et l'accès éventuel du pays à un armement nucléaire. Cette évolution eut pour conséquence qu'en 1957 la revue se déclara explicitement favorable aux thèses du SPD. Par-delà de telles prises de position, les *Werkhefte* contribuèrent de façon certainement décisive à la dissolution du milieu catholique, tel qu'il existait jusqu'alors et, par voie de conséquence, à la modernisation culturelle et structurelle du catholicisme allemand, telle qu'on put l'observer pendant les années soixante sous l'influence du concile Vatican II.